

Partie I

---

# OBSESSION



Il était vingt-trois heures et le calme régnait dans l'hôtel, à peine troublé par le gazouillement de la fontaine intérieure. Debout derrière le comptoir de la réception, Elsa regardait les reflets des lumières de la ville danser sur les eaux sombres du lac Léman. Loin sur la droite, les arbres de l'île Rousseau dressaient leurs branches encore nues vers les étoiles. De jour comme de nuit, la rade de Genève offrait un spectacle fascinant dont elle ne se lassait pas.

Du coin de l'œil, elle aperçut Michel, le bagagiste, descendre les trois marches du perron. Déjà, une limousine s'arrêtait. Il ouvrit la portière, une longue silhouette se déploya. Elle consulta le registre des arrivées et retint un soupir d'agacement : Adam Garamont.

Ce type la mettait mal à l'aise, avec son regard inflexible et sa bouche qui arborait un continuel demi-sourire narquois. Et c'était toujours elle qui se le coltinait. Arrivée le dimanche, de préférence à la fin de son service, quand ses pieds lui hurlaient qu'il était temps de rentrer se coucher, départ le vendredi en soirée, alors qu'elle avait ingurgité un après-midi de cours de littérature médiévale. Que du bonheur !

Elle se redressa, plaqua son plus charmant sourire sur son visage rond et patienta. Enfin, les portes automatiques s'ouvrirent sur les épaules larges de Garamont accentuées

par un pardessus noir. La démarche souple, assurée, il franchit les quelques mètres de mosaïque bleutée qui le séparaient du comptoir sans jeter un regard au somptueux décor de style colonial français.

Il s'accouda au marbre d'un geste nonchalant et braqua ses yeux vert jade dans les siens. Sa mâchoire carrée, ombrée d'une barbe naissante, mettait en valeur le dessin de sa bouche. Ses cheveux brun foncé, un peu trop longs, frôlaient son col. Il était beau et il le savait.

– Bonsoir, Elsa.

Même sa voix était sexy. Elle injecta une touche de froideur dans la sienne pour répondre :

– Bonsoir, Monsieur Garamont. Votre suite est prête.

Elle lui tendit le discret étui cartonné qui contenait la carte magnétique. Pas besoin de remplir quoi que ce soit, ou de le faire patienter. VIP un jour, VIP toujours. Il s'en saisit et leurs doigts s'effleurèrent. Elle aurait juré qu'il l'avait fait exprès, comme à chaque fois. Ce type jouait avec ses nerfs depuis plus d'une année. Il n'avait donc que ça à faire ? La cent vingtième fortune de Suisse, trente-deux ans au compteur et président du conseil d'administration de la banque privée Garamont & Cie, s'amusait aux dépens de la réceptionniste un peu trop enveloppée du Belle-Rive !

Parfois, quand elle regardait passer les hommes d'affaires arrogants ou les riches touristes du Golfe couvés par leurs gardes du corps, il lui prenait l'envie de laisser tomber. De cesser de trimer à l'hôtel jusqu'à des heures indues pour poursuivre ses études de lettres. De vendre sa vieille baraque impossible à chauffer, liquider ses souvenirs et partir. Mais elle savait qu'une fois l'hypothèque remboursée, il lui resterait à peine de quoi survivre quelques mois... et elle n'était pas prête à brader les murs qui avaient entendu ses rires d'enfant et protégé son sommeil des monstres. Les murs entre lesquels elle avait été vraiment heureuse, avant.

– ... sushis à proximité ?

Elle regarda Garamont sans comprendre. Il attendait visiblement une réponse.

– Veuillez m’excuser, monsieur, pouvez-vous répéter ?

Les joues d’Elsa se teintèrent d’écarlate. Elle se serait giflée. Il haussa un sourcil arrogant et recommença en détachant ses mots avec soin, comme s’il parlait à une demeurée :

– J’ai dit : j’ai envie de sushis. Est-ce qu’il y a un bon restaurant près de l’hôtel ?

– À cette heure-là, vous ne trouverez plus rien d’ouvert. Mais le room service pourra sans doute vous en préparer.

– Parfait. Je monte dans ma chambre, tenez-moi informé. En personne.

– Je m’en occupe, monsieur.

Dès qu’il eut tourné les talons, elle leva les yeux au ciel. Pour qui se prenait-il ? Pour ce qu’il était : un homme riche pouvant exiger ce qu’il voulait de l’insignifiante réceptionniste qui avait pour instruction « d’être aux petits soins avec Monsieur Garamont ». Elle consulta sa montre. Vingt-trois heures dix. Dans cinquante minutes, son service s’achèverait. À condition qu’elle gère cette histoire de sushis.

Un coup de fil à la cuisine plus tard, elle grommelait. Qu’est-ce qu’elle en savait, s’il souhaitait des nigiris, des makis ou des californiens ? Et à quoi ? Retour à l’envoyeur, puisque Garamont avait été clair : elle devait l’aviser *en personne* du suivi de son dîner.

Il décrocha à la quatrième sonnerie :

– Garamont.

– C’est Elsa, de la réception, monsieur. J’ai le plaisir de vous informer que notre chef peut vous préparer des sushis. Que désirez-vous exactement ?

– Je vais plutôt prendre une omelette, ce sera plus rapide. Trois œufs avec du jambon et du gruyère.

Elle manqua de s'étrangler et répondit de sa voix la plus sucrée :

– Comme vous préférez, monsieur. Je prévient le room service. Avez-vous besoin d'autre chose ?

– Ce sera tout.

Et il raccrocha. Sans un merci. Crétin arrogant pourri par l'argent.

Adam ouvrit la porte-fenêtre et passa sur le balcon qui dominait la rue et le lac. Dans la fraîcheur des derniers jours de mars, les eaux moirées chatoyaient sous le velours émaillé d'étoiles. Les harmoniques de la quarantième symphonie de Mozart se déroulaient, lancinantes. Il s'appuya contre la rambarde, se versa un verre de whisky, un Yamazaki vieux de vingt-cinq ans offert par l'hôtel. Le liquide ambré libéra des notes de poire et d'agrumes, enrobées d'une touche de miel. Il les huma longuement avant de porter le verre à ses lèvres. Le whisky tapissa sa bouche. Toujours le fruit frais en premier, puis compoté. Une texture équilibrée, d'une grande douceur. Enfin, la finale à peine amère, sur le cacao torréfié. Un délice aussi rare que précieux.

L'infini plaisir des sens.

Et pourtant, ce soir, il n'atteignait pas la félicité que lui procuraient d'ordinaire la musique et l'alcool. À cause d'elle. Ses doigts se resserrèrent sur le cristal lisse, fragile, pur, qu'il pourrait briser sans effort. Comme Elsa.

Mais il allait remédier à son problème. Il achetait ce qu'il désirait, il suffisait d'y mettre le prix, et cette fille ne ferait pas exception.

Pourquoi cette blonde plantureuse l'obnubilait-elle ainsi ? Son visage rond, harmonieux, n'avait rien de remarquable : ni ses yeux gris-bleu cachés derrière des lunettes à monture d'acier ni sa silhouette replète. Il ne se lassait pourtant pas de la regarder, debout derrière son comptoir

ou marchant devant lui quand il lui demandait de le mener à une salle de conférences dont il connaissait parfaitement l'emplacement. Et même si sa bouche large arborait un pli sévère dès qu'elle lui parlait, sa voix de contralto, basse, vibrante, avait le pouvoir d'irradier jusque dans ses reins. Son parfum fleuri lui donnait envie de la respirer, de la déguster. De sa peau, il ne connaissait que la pulpe de ses doigts, à peine frôlés ou serrés en poignée de main décidée, et il en désirait davantage, au point d'en avoir mal.

Elle l'obsédait, le tenait par tous ses sens et cela devait cesser.

Une voiture grise s'arrêta devant l'hôtel; un homme bedonnant s'en extirpa, chargé d'une serviette. Adam consulta sa montre. Minuit moins dix. Juste à temps.

Elsa ne rentrerait pas à l'heure ce soir.

Elsa s'assurait de n'avoir rien laissé en attente lorsque son collègue Luis arriva. Le cinquantenaire hispanique, à la bonne humeur contagieuse, l'embrassa comme d'habitude sur les deux joues après avoir vérifié que nul client ne hantait le hall.

– Rien à signaler? demanda-t-il avec bonhomie en introduisant son mot de passe dans le système.

– Rien d'autre qu'un problème de télévision dans la 32. J'ai envoyé Cyril à vingt-deux heures, c'est réglé. Si ça recommence, il faut avertir Abdel, c'est lui qui fait la nuit.

Luis griffonna dans le minuscule carnet en moleskine qui ne le quittait jamais.

– Autre chose?

– Monseigneur Garamont a fait des caprices pour le dîner... Mais tu ne devrais plus en entendre parler.

Quand l'Hispanique leva les yeux au ciel, elle sut exactement ce qu'il pensait : le millionnaire et son souffre-douleur préféré! En effet, Garamont ne se lassait pas de la solliciter

pour mille et une brouilles, alors qu'il faisait partie des clients les plus appréciés du personnel quand elle n'était pas de service. Quelle plaie !

Luis lui désigna le couloir de service :

– Allez, file, tu as école demain.

– Oui, papa ! Bonne nuit, papa ! plaisanta-t-elle.

Alors qu'elle contournait le comptoir, un type mal rasé, engoncé dans un manteau marine dont les boutons menaçaient de céder sous la pression de son ventre rebondi, s'engouffra dans le hall. Il serrait une serviette en cuir contre son cœur. Elle le salua d'un hochement de tête et continua son chemin.

– Mademoiselle, attendez !

Flûte ! Elle s'immobilisa. Luis intervint aussitôt :

– Que puis-je faire pour vous, monsieur ?

– Rien, c'est à la demoiselle que je dois parler !

Elsa patienta, dans l'expectative. Il lui tendit l'attaché-case dont elle se saisit par réflexe.

– Vous devez l'apporter à monsieur Garamont.

Elle eut un geste de dénégation ; elle avait assez subi les lubies du millionnaire pour ce soir.

– J'ai terminé mon service, monsieur. Mon collègue va s'en charger.

– Ce n'est pas minuit. Alors c'est à vous de l'apporter... personnellement.

Encore un coup de Garamont ! Ce gros type aux allures de berger allemand avait été envoyé à la dernière minute, juste pour l'agacer. Mission accomplie.

– Il vous attend, insista l'homme voyant qu'elle ne bougeait pas.

Sans blague ! Luis s'avança. Elle l'arrêta d'un signe de la main. Ce que Garamont voulait, Garamont l'obtenait.

– J'y vais, j'y vais, grommela-t-elle d'un ton indigne d'un cinq étoiles.



Une fois dans l'ascenseur, Elsa contempla son reflet dans le miroir. Son mètre soixante souffrait d'un surpoids contre lequel elle luttait en vain depuis son entrée en fac des lettres. Quelques mèches échappées de son chignon frisottaient autour de son visage rond, accentuant sa douceur quasi enfantine. D'ailleurs, personne ne la prenait au sérieux quand elle se fâchait, jusqu'au moment où elle virait à l'hystérie, arborait la teinte d'une tomate trop mûre et se tournait en ridicule.

Bref, elle ne correspondait en rien à ces mannequins aux jambes interminables et à la crinière disciplinée qui se collaient à Garamont sur les photos des magazines *people*. Alors que lui voulait-il ?

L'ascenseur s'immobilisa au cinquième étage. Elle s'engagea sur la moquette crème qui étouffait les sons. Un léger parfum de cèdre et de vanille l'enveloppa. Ça et là, des consoles Louis XV surmontées de miroirs anciens soutenaient des vases débordant de fleurs.

Au bout du couloir, la porte de la suite prestige numéro 56 la narguait. Minuit moins deux. L'heure du crime approchait. Dommage, elle avait oublié son revolver.

Elle frappa à la porte. Garamont ouvrit sans attendre, alors qu'elle avait encore le poing levé. Elle lui tendit aussitôt la serviette en disant :

– Un homme m'a demandé de vous l'apporter *personnellement*.

Le visage neutre, il s'écarta sans faire mine de s'en saisir. À quoi jouait-il ?

– Entrez donc, Elsa.

– Je vous remercie, mais mon service est terminé et je souhaiterais rentrer chez moi.

– Au chemin de l'Étang... sur votre vélo.

Elle se raidit, les yeux écarquillés telle une biche prise dans la lumière des phares.

– Entrez, répéta-t-il. Je désire vous parler.

– De quoi ?

– J’ai un travail à vous proposer.

– J’en ai déjà un... que je n’aimerais pas perdre.

– Alors, entrez, à moins que vous ne préféreriez que je me plaigne de vous à la direction.

– Pour quel motif ? Je n’ai rien fait !

– En êtes-vous certaine ? Je pourrais évoquer les pourboires, peut-être. Ou le sac à main.

Elsa pâlit. Il lui fit de nouveau signe d’avancer. Elle céda.

Cet homme était le diable ! Comment savait-il tout cela ? Elle n’avait lésé personne ni enfreint aucune loi. Juste respecté la règle tacite des réceptionnistes : cinquante pour cent du pourboire pour soi, cinquante pour cent dans la cagnotte du service. Même si le règlement que nul ne respectait exigeait d’y déposer l’intégralité... Cela arrondissait les fins de mois et permettait de varier les menus.

Quant au sac, il leur était certes défendu d’accepter des cadeaux. Mais repoussait-on un Vuitton patiné par les ans offert par une cliente âgée ? Surtout quand celle-ci menaçait de le jeter à la poubelle en cas de refus. Elsa le sortait pour les grandes occasions, ravie de ce luxe qu’elle doutait de pouvoir se permettre un jour.

Garamont referma la porte derrière elle et lui désigna un fauteuil de cuir blanc. Elle s’y laissa tomber, vaincue.

– Prenez le dossier dans la serviette, ordonna-t-il.

Elle obéit et le déposa sur la table basse. Son nom s’étalait sur la couverture cartonnée, tracé au feutre noir. Un frisson désagréable courut dans son dos.

– Vous avez un dossier sur moi ? demanda-t-elle en le fixant, sidérée.

Il s’assit en face d’elle et se passa la main dans les cheveux. Pour la première fois, elle le sentait gêné. Elle

ouvrit la chemise d'un geste brusque. Des pages et des pages couvertes de données, des dizaines de photos d'elle. Elle la referma comme si elle s'était brûlée. Ce type était un grand malade, et elle était seule avec lui dans sa suite insonorisée. Les délicates boiseries se refermèrent soudain sur elle. Elle se redressa, prête à bondir.

Il perçut son malaise :

– Je ne vous veux aucun mal, Elsa. Je vous l'ai dit, j'ai un travail à vous proposer.

– Vraiment ? dit-elle, sceptique. Pourquoi moi ?

– Vous m'obsédez, annonça-t-il comme il aurait indiqué l'heure à quelqu'un.

– Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse ?

– À vous, rien. Mais ça doit cesser.

– Pour le coup, je suis d'accord. Comme je devine que vous ne changerez pas d'hôtel... que proposez-vous ?

– Quelque chose d'un peu particulier.

Son petit doigt lui hurlait qu'elle n'allait pas apprécier. Une profonde lassitude l'envahit soudain.

– Je vous écoute.